

Ai Weiwei : « Le métier d'artiste est un métier dangereux »

Star de l'art contemporain, le dissident chinois a tourné en deux ans « Human Flow », un documentaire sur la crise des réfugiés.

Le Figaro · 24 janv. 2018 · Valérie Duponchelle vduponchelle@lefigaro.fr

Ai Weiwei, 60 ans, est fatigué. Dans la tournée mondiale de promotion pour soutenir son film *Human Flow*, qui était dans la course aux Oscars du documentaire, l'artiste dissident chinois, devenu star de la scène contemporaine, a enchaîné trois cents interviews. Il ferme les yeux et semble bien dormir tandis qu'oeuvre l'interprète. Ou continue de tweeter, en fou des réseaux sociaux, de leur liberté immédiate et sans frontières (16762 publications et 380000 abonnés). Être pris au sérieux par le monde de l'art et ses institutions reste pourtant son obsession, depuis qu'il a récupéré son passeport, à l'été 2015, et s'est installé à Berlin dans son studio voisin de celui de l'artiste dano-islandais Olafur Eliasson. Tourné sur une année dans vingt-trois pays, *Human Flow* veut rendre compte du « plus important flux migratoire depuis la Seconde Guerre mondiale ». Et filme le drame des réfugiés au ras de l'homme, s'abstenant le plus souvent d'un pathos accablant. Sortie en salle et verdict du public français le 7 février.



LE FIGARO. - Pourquoi faire un film d'artiste sur un thème aussi documentaire ? Ai WEIWEI. - Quand on commence à tourner un film, on doit toujours se poser la question de pourquoi. En quoi sera-t-il différent des autres films ? Le sujet des réfugiés est intéressant. Mais ce qui m'intéressait encore plus, c'est une façon de voir l'état de l'humanité aujourd'hui, l'histoire de l'évolution du développement humain. Ce propos universel contient quelque chose d'esthétique et ne se résume pas à la réalité.

Avez-vous voulu faire une peinture d'histoire, dans la tradition de l'histoire de l'art, ou faire une oeuvre ultrasubjective, définition de l'artiste ? Quand on est confronté à une réalité, on est touché par elle, on réagit, on réfléchit. On va utiliser son propre langage pour l'exprimer. Michel-Ange a représenté une réalité, peut-être réaliste, peut-être imaginaire. S'il n'avait consigné ces événements par son art, notre regard sur ces événements serait différent. L'homme a toujours consigné son histoire, depuis les cavernes, les bas-reliefs égyptiens, les bronzes archaïques chinois. Poésie, littérature, comme Balzac ou Hugo, sculpture, les moyens ont été divers. Nous avons choisi le sujet des réfugiés car transmettre ces images a un sens pour l'homme. Un événement précis a-t-il été le déclic ? La vie de mon père (le poète et intellectuel Ai Qing, dénoncé comme « ennemi du peuple » et envoyé avec sa famille, en 1958, en camp de travail et de rééducation, puis au milieu du désert de Gobi, NDLR), son expérience, ma propre expérience (arrêté en 2011 à Pékin et mis 81 jours au secret), ma situation actuelle (l'exil), tout a une relation directe avec ces réfugiés-là. Leurs souffrances, les injustices qu'ils ont subies sont le fondement de nos civilisations. Elles ont généré des combats pour plus de droits. On peut dire que, sans ces souffrances au fil des temps, il n'y aurait pas eu de civilisations. Quelle

image vous a particulièrement frappé ? Beaucoup trop d'images m'ont marqué. Nous avons filmé dans vingt-trois pays, quarante camps, nous avons vu des quantités de gens. Je parlerais plutôt d'un concept : la capacité de l'homme à endurer la souffrance, sa patience, sa volonté, son courage. Contrairement à ce qu'ils croient, les réfugiés sont là pour longtemps. Ils doivent faire face à des situations de marginalisation, apprendre de nouvelles cultures, survivre au mieux. Impossible pour eux de mener une vie normale, libre. Il leur faudra peut-être plusieurs générations pour y parvenir.

Pourquoi avoir choisi d'apparaître dans ce film ? N'avez-vous pas eu peur de ranimer la polémique soulevée par votre portrait reproduisant la mort du petit Aylan Kurdi, 2 ans, sur une plage turque ? Si j'avais peur de créer la polémique, je ne serais pas artiste. Les polémiques existent toujours autour de la création artistique, surtout lorsqu'on interroge le sens moral, le sens esthétique. La polémique est intéressante si elle est pertinente. Si j'étais incapable de l'affronter, je ferais de la décoration intérieure. Je pourrais le faire. Si l'on ne veut que plaire au grand public, on fait des plats de mauvais goût, de la junk food. Et l'on sait très bien que la junk food est très mauvaise pour la santé. Le métier d'artiste est un métier dangereux, puisqu'il consiste à protéger la liberté d'expression. Il ne faut pas le faire simplement dans les régimes totalitaires, mais aussi dans les sociétés démocratiques. Car dans ces sociétés-là, ce qui fait violence à la liberté d'expression, c'est le bon sens, le bon goût du plus grand nombre. Moi qui n'ai pas peur des régimes autoritaires, pourquoi aurais-je peur du bon goût commun ordinaire, faussement objectif, de ces sociétés dites libres ?

Qu'apporte l'image de l'artiste Ai Weiwei dans votre propre documentaire ? Chaque film doit trouver sa propre structure. Si l'on regarde un Van Gogh, va-t-on lui demander pourquoi il a utilisé cet orangé ? Chaque oeuvre a son propre langage. Ce film exprime au plus honnête ce que j'ai ressenti, ce que j'ai vu. Reproche-t-on à Rembrandt d'avoir fait tant d'autoportraits ? Est-ce que, finalement, Ai Weiwei dans ce film-là est véritablement Ai Weiwei ?

C'est exactement ma question... Justement, non. Rien n'est réel dans ce film. Les réfugiés ne le sont pas non plus. Ce sont des images. C'est un film. Si vous pensez que c'est la réalité, vous vous êtes fait piéger.

Aviez-vous une stratégie de départ ou avez-vous réagi au fil de l'actualité et de ses accidents ? Ce film est un éboulement. On ne sait pas dans quel ordre sont tombées les pierres. J'ai fait ce film sans objectif, j'ai improvisé. Comme dans ma vie, d'ailleurs. Si j'avais su que je ferais autant de promotion pour ce film, je ne l'aurais pas fait. J'ai déjà réalisé un documentaire sur le tremblement de terre dans le Sichuan qui a tué des milliers d'enfants. C'était beaucoup plus dangereux, l'équipe a été arrêtée des dizaines de fois, j'ai été brutalisé, j'ai dû être opéré d'un traumatisme crânien. Cette fois, le tournage était très chaotique dans vingt-trois pays, avec une vingtaine de fixeurs sur place. On a tourné parfois en zones de conflits, sous de graves menaces terroristes. Parfois, on ne pouvait pas filmer, il fallait toujours négocier, notamment pour les drones interdits. Tout s'est fait en même temps. Malgré toutes ces difficultés, seuls deux pays ont refusé d'acheter le film, la Chine et la Corée du Nord.

« Si j'avais peur de créer la polémique, je ne serais pas artiste. Les polémiques existent toujours autour de la création artistique, surtout lorsqu'on interroge le sens moral, le sens esthétique. La polémique est intéressante si elle est pertinente. Si j'étais incapable de l'affronter, je ferais de la décoration intérieure » AI WEIWEI, ARTISTE CHINOIS ET CINÉASTE DE « HUMAN FLOW »

Comment vous êtes-vous présenté aux réfugiés ? Je ne me suis pas vraiment présenté. Comme nous filmions tout le temps, j'oubliais presque que j'étais là pour filmer. Mon seul souci était de ne

pas les déranger et de leur montrer que nous étions comme eux. Ils ont très vite compris qu'on était là pour consigner leur histoire avec respect.

Pensez-vous à votre âge ? Non. C'est comme le temps. C'est quand il fait froid que je pense à mettre un manteau, sinon je ne penserais même pas à l'idée d'un manteau.